

6987 10 —

L. Regourd pte de S.S.
VIE
per Janvier 1873.

DE

ST. GEORGES, MARTYR.

III SIÈCLE.—PAPE : ST. MARCELLIN.—EMPEREUR : DIOCLETIEN.

23 AVRIL.

MONTREAL.
1872.

TABLE DES MATIERES.

	Page
INTRODUCTION.....	3
Légende du Dragon.....	4
CHAPITRE Ier.—Persécution suscitée par Dioclétien.....	7
Origine et profession de Georges.....	8
Courageuse confession de Georges devant Dioclétien.....	9
Tourments du 1er jour : Sa fermeté.....	11
CHAPITRE II.—La fosse à chaud.....	13
Les sandales de fer.....	15
La flagellation.....	16
Le mage Athanase prépare des potions empoisonnées.....	17
Résurrection d'un mort.....	18
CHAPITRE III.—Miracles opérés dans la prison de Georges.....	21
Apparition du Sauveur : dernières dispositions du Saint.....	22
Il interroge les idoles et les renverse.....	23
Martyr de l'Impératrice Alexandra.....	24
Martyr de Georges.....	25
CHAPITRE IV.—Culte de St. Georges.....	27
Ses reliques.....	28
Miracles obtenus par son intercession.....	29
Son protectorat.—L'ordre de la Jarretière.....	30

INTRODUCTION.

Le culte de Saint Georges a été de tout temps très-populaire en Orient, et depuis les Croisades il a obtenu une grande célébrité chez les nations chrétiennes de l'Occident. Vous retrouvez de ses reliques dans toute l'Europe, et il y eut un temps où vous n'y auriez pas visité une seule province, sans y rencontrer une multitude de chapelles, d'églises ou de monastères consacrés au Martyr de Nicomédie.

D'où est venue cette popularité, d'où a jailli cet éclat du culte de Saint Georges ?

A lire les recueils ordinaires de *Vies de Saints*, on ne le devinerait pas. D'un récit plein de charmes et de merveilles que nous avaient laissé les anciens, la critique du dernier siècle ne nous a conservé qu'une froide analyse sans couleur, sans onction et sans vie. C'est aux ACTES DES SAINTS des Bollandistes qu'il faut aller demander la raison de ce titre de GRAND-MARTYR dont Saint Georges a toujours été honoré dans l'Eglise Grecque.

On ne peut, en effet, lire le récit de son martyre dans les manuscrits grecs les plus authentiques, d'accord avec ceux du Vatican et de Florence, sans être saisi d'admiration pour ce courageux athlète de la foi, et sans être pénétré de dévotion pour ce puissant ami de Dieu, dont les miracles ont longtemps soutenu l'enthousiasme et la vénération des peuples. Il est à regretter que l'on n'utilise pas assez ces récits des vieux temps, plus propres à nourrir la piété que les sèches analyses du nôtre, dépouillées de

l'onction qui devrait nécessairement accompagner toute vie de saint.

Nous n'ignorons pas que, parmi les anciens actes des martyrs, il en est qui ne méritent que peu de confiance ; mais il en est d'autres aussi qui, malgré les miracles surprenants qu'ils racontent, sont approuvés par une saine critique.

L'Eglise a rejeté comme suspectes plusieurs relations du martyre de saint Georges, composées par des ignorants ou par des hérétiques, mais il en est d'autres qui ont paru à ses plus sages écrivains, authentiques et dignes de foi.

Saint Georges ayant souffert à Nicomédie, les Relations grecques paraissent plus dignes de confiance. Saint André de Crète nous recommande celle de Louis Lipomanus, c'est celle dont nous donnons la traduction. Elle a d'ailleurs le mérite d'être en parfait accord avec l'éloge historique de saint Georges que nous a laissé Grégoire Cyprius, patriarche de Constantinople.

On ne retrouve point dans ces Actes la *Légende du Dragon*, car cette légende n'est qu'une allégorie. Elle a pris son origine en Orient : et elle a été propagée en Occident par la *Légende dorée*, en voici le fond :

Georges, le tribun, se trouvait en garnison dans une certaine ville de Lybie nommée Silène. Non loin des murs de cette ville, s'étendait un marais immense, couvert de joncs, et au fond duquel un affreux dragon avait établi son repaire. Cette bête pestilentielle en sortait souvent pour porter le ravage et la terreur dans tout le pays, elle n'épargnait ni les hommes, ni les animaux. Personne n'osait l'attaquer, car ce monstre vomissait des flammes.

Le roi de Silène était païen ; Georges lui promit de le délivrer, lui et son peuple du dragon ailé, s'ils se convertissaient à la foi. Le roi et la ville le promirent, et le soldat se prépara au combat par la prière.

Au jour fixé, Georges sortit de la ville monté sur son bon cheval, et armé de sa lance.

Après qu'on eut fermé les portes, la Cour et le peuple montèrent sur les remparts pour être témoins du combat, faisant des vœux pour le beau et courageux jeune homme.

Georges s'avança seul, armé du signe de la croix, et en approchant du marais il poussa un grand cri. Le monstre sortit de son repaire, et parut, sifflant, vomissant la flamme, déployant ses larges ailes, agitant sa queue

tortueuse dont les écailles rendaient un son terrible ; il s'élança comme un torrent à la rencontre du jeune tribun.

Georges, la lance en arrêt, pousse au monstre par bons inégaux, et lui plonge son arme dans la gorge. Le dragon hurla d'une voix formidable, vomissant de son énorme gueule des flots de sang et d'écume ; il fit un bond si puissant que le cheval de Georges recula épouvanté.

En ce moment critique, dit la Légende, *une jeune fille blanche parut tout à coup* ; elle tenait dans ses mains un voile qu'elle jeta sur les yeux du monstre, et pendant qu'il s'agitait pour s'en débarrasser, Georges, sautant de cheval, se glissa sous sa poitrine et lui enfonça son large glaive dans le cœur, seul endroit où sa peau était pénétrable.—Après quoi il remonta son bon coursier, et tandis que le monstre expirait, il chercha la mystérieuse *jeune fille*. Elle avait disparu.

La Cour et tout le peuple étaient déjà descendus des remparts, les portes de la ville étaient ouvertes, Georges fut reçu en triomphe, et le roi reconnaissant, rendant grâces au Dieu des chrétiens, se fit instruire et baptiser avec son peuple.

Cette légende dont on retrouve la trace dans les vieux récits de Flandre, est commune à beaucoup d'autres saints, à saint Théodore, à saint Victor, à sainte Marthe, à sainte Marguerite. Elle s'est attachée au nom de saint Georges, probablement depuis que l'empereur Constantin eut fait peindre, en son honneur, un *Tableau* qu'il plaça dans le vestibule de son palais.

On y voyait le Saint à cheval, armé d'une lance, transperçant un dragon, sous les yeux d'une jeune vierge, revêtu du manteau royal ; mais ce n'était là qu'une allégorie, dans laquelle on rendait sensible le triomphe du Martyr sur le serpent infernal ; et cette femme, sous les yeux de laquelle il remportait cette victoire, représentait l'Eglise telle que nous la peint saint Jean dans son Apocalypse.

La légende n'était pas nécessaire pour embellir la vie de notre Saint et donner de l'éclat à son martyre ; mais elle peut être utile quelquefois, autant que la parabole, pour instruire plus facilement et peindre aux yeux. Aujourd'hui notre foi raisonneuse croit moins au merveilleux et préfère la réalité de l'histoire ; l'histoire cependant a bien aussi ses merveilles, et celle du martyre de saint Georges est remplie de prodiges bien étonnants ! La rejettera-t-on malgré les autorités qui la défendent ! ce serait folie, car

pour qui a lu quelques pages de l'histoire des persécutions, il n'y a rien ici qui puisse le surprendre. Et en lisant avec foi les glorieux combats du *Grand Martyr* de Nicomédie, la piété n'en peut être qu'édifiée et encouragée dans les combats qu'elle soutient pour la vertu ; car elle se soutient par cette pensée que Dieu veille, avec une providence pleine de sollicitude et toute paternelle, sur ses élus, et ne les abandonne jamais sans secours à la merci de ses ennemis.

VIE DE SAINT GEORGES, MARTYR.

CHAPITRE I.

Persécution suscitée par Dioclétien.—Courageuse confession de Saint Georges.—
Toursments du premier jour.

Dioclétien étant monté sur le trône des Césars, (284), et ayant été déclaré Auguste, déploya tous ses soins, pour relever le culte des faux dieux, auxquels il attribuait la prospérité de l'empire et le succès de toutes ses entreprises. Il fit célébrer en leur honneur des sacrifices nombreux et magnifiques ; il était particulièrement dévoué au culte d'Apollon auquel il attribuait la connaissance de l'avenir.

Un jour qu'il le consultait, il en reçut cette réponse : "Ceux que l'on appelle les *justes* m'empêchent de dire la vérité, et voilà pourquoi beaucoup de mes oracles tombent à faux." L'Empereur voulut savoir quels étaient ces justes, et l'un des prêtres de l'idole lui répondit : "Ce sont les Chrétiens." Dioclétien irrité résolut de rallumer contre eux la persécution qui s'était ralentie. Il envoya donc par toutes les provinces de l'empire des édits sanglants ; et les prisons, vidées de leurs hôtes habituels, voleurs, homicides et malfaiteurs de toutes sortes, regorgèrent d'hommes innocents, dont tout le crime était de confesser le Christ [Dieu Sauveur. Les anciens genres de supplices furent abandonnés comme trop doux, et de nouveaux furent inventés, capables de satisfaire à la rage des persécuteurs et à la soif qu'ils avaient de sang humain.

De toutes les parties de l'Empire, une foule d'accusations, chargées des crimes les plus énormes, arrivèrent à la Cour impériale de Nicomédie,

mais principalement des provinces d'Orient. " Les Chrétiens, lui écrivait-on, méprisent les édits de l'Empereur, et leur nombre est incalculable : en sorte qu'il faut, ou leur permettre de vivre selon leur religion, ou les exterminer par une prompte guerre, qui ne leur laissera ni le temps de se compter, ni celui de se reconnaître."

L'Empereur, dissimulant sa colère et ses desseins, feignant au contraire de profonds sentiments d'humanité, fait mander auprès de lui les Gouverneurs de l'Orient. Tous étant accourus, il assemble le Sénat, et dévoilant alors la haine profonde qu'il portait aux Chrétiens, il demande à chacun de déclarer ce qu'il pense à ce sujet. Les avis étant partagés, l'Empereur se lève : " Nulle religion, s'écrie-t-il avec rage, n'est préférable au culte des dieux de l'empire." Personne ne contredisant, il ajouta : " Puisque tel est votre sentiment, si vous voulez faire honneur à mon humanité, apportez toute votre diligence et vos soins à faire disparaître la religion du Christ de toutes les provinces de l'Empire. Allez, je vous appuierai de toute ma puissance."

Le Sénat se leva pour féliciter l'Empereur de cette détermination, et il fut résolu que, les jours suivants, elle serait soumise à l'approbation du peuple.

Il y avait, en ce temps, à l'armée un jeune officier du nom de Georges. Il était né en Cappadoce, riche et fertile contrée, sur les deux rives de l'Halys, qui avait donné de nombreux et d'illustres martyrs aux persécutions précédentes, et qui plus tard, au temps des hérésies, sut résister à l'apostasie générale des provinces de l'Asie-Mineure.

Georges était issu d'une famille honorable et chrétienne, et dès sa plus tendre enfance il avait été élevé dans la piété, l'amour des pauvres et le mépris des biens du monde. Avant d'être parvenu à l'adolescence, il avait perdu son père que sa dignité de général d'armée n'avait pu soustraire aux fureurs des persécutions. Sa mère aurait voulu partager l'heureux sort de son époux, mais on eut pitié de la faiblesse de son sexe : alors elle se retira en Palestine, où elle était née et où elle possédait de vastes domaines. Elle voulait surveiller avec plus de liberté l'éducation de son fils.

Sa naissance, sa fortune, sa beauté remarquable ouvrirent à Georges la carrière des armes et le chemin des honneurs. Il entra dans l'armée avec le grade de Tribun militaire. Ayant signalé son courage en plus d'une rencontre, il gagna les bonnes grâces de la Cour, et avant de savoir qu'il

était chrétien, l'empereur l'éleva à la dignité de Comte dans la cohorte des *Invincibles*. Sa mère mourut vers ce temps, et le jeune officier, avide de gloire et de dignités, se voyant libre de tout lien, réalisa une partie de sa fortune et partit pour Nicomédie, où Dioclétien avait fixé son séjour. Il venait d'accomplir sa vingtième année.

Il arriva à la Cour au moment où la haine, que l'Empereur portait aux chrétiens, venait d'éclater dans toute sa violence. Voyant que la détermination du Sénat était inébranlable, Georges crut le temps favorable pour conquérir la couronne de l'immortalité. Il craignait d'ailleurs que dans cette tempête, où allaient être engagés tant de chrétiens, beaucoup ne succombassent. Transporté d'un saint zèle, il se précipita le premier dans le combat, soit pour en amortir la fureur, soit pour donner un exemple aux timides et encourager les faibles. En conséquence, il vendit le reste de ses biens, en distribua le prix aux pauvres avec toutes les richesses de sa garde-robe, rendit la liberté à ses esclaves, et, au jour fixé, se trouva à l'assemblée du peuple où le Sénat devait confirmer le décret de persécution, et se faire l'esclave des fureurs de Dioclétien.

De bonne heure, l'empereur prit place sur son trône, entouré du Sénat, de ses gardes, et d'une foule immense de spectateurs. Georges se plaça au milieu de la foule, en face du tyran, et quand le silence lui permit de se faire entendre, d'un air calme et tranquille il parla en ces termes :

“ Jusques à quand, Empereur, Sénateurs et vous Romains, vous que l'on vante pour la modération et la sagesse de vos lois, jusques à quand laisserez-vous croître votre fureur contre les Chrétiens ? Vous décrêtez contre eux d'iniques édits, vous persécutez des hommes innocents, pour le seul crime d'avoir embrassé une religion dont vous ignorez la vérité, mais qu'eux ont reconnu être la seule vraie. Ces idoles que vous adorez ne sont pas des divinités ; non, elles ne sont pas des dieux. Ne vous laissez pas séduire par l'erreur ; le Christ seul est Dieu, et seul Seigneur dans la gloire de Dieu son père. Par lui toutes choses ont été créées ; par lui, et par l'Esprit-Saint toutes choses sont gouvernées et conservées. Reconnaissez donc la vérité, ou du moins cessez de persécuter ceux qui pratiquent le vrai culte de Dieu.”

Etonnée de ce discours, autant que de la hardiesse qui l'avait inspiré, toute l'assemblée tourna ses regards vers l'Empereur, dans l'attente de ce qu'il allait répondre à l'attaque du jeune Comte. Dioclétien, comme si

un coup de tonnerre eut retenti à ses oreilles, se troubla : mais refoulant bientôt la colère au fond de son cœur, il fit signe au consul Magnence qui se tenait à ses côtés de répondre au courageux soldat. Magnence l'ayant fait approcher de plus près : — " Qui t'inspire, lui dit-il, une telle audace et une telle liberté de parole ? "

— " La vérité ! "

— " Et quelle est cette vérité ? "

— " Le Christ lui-même que vous persécutez. "

— " Tu es donc chrétien, toi aussi ? "

— " Je suis le serviteur du Christ, je me confie en lui, et je viens de moi-même, rendre hommage à la vérité. "

A ces mots, le peuple s'agite, les opinions se partagent, des rumeurs diverses s'élèvent de tous côtés, comme il arrive d'ordinaire dans de pareilles assemblées. Alors Dioclétien, faisant faire silence par les hérauts, et arrêtant ses regards sur Georges qu'il reconnaît, lui dit : " Jusqu'ici j'ai considéré ta naissance, et croyant ton âge digne d'honneurs, je t'ai élevé aux premiers rangs de l'Empire. Aujourd'hui encore, quoique tu abuses de la liberté que te donnent mes faveurs, ne considérant que ta prudence que j'estime, et ton courage que j'aime, je te conseille en père, ce qui t'est le plus utile. Je t'exhorte à ne point renoncer aux avantages de la carrière militaire, à ne point t'exposer, à la fleur de l'âge, par ton opiniâtreté, aux plus graves supplices. Mais, sacrifie aux dieux, et attends de moi les grandes récompenses dont je sais honorer la piété et le mérite. "

— " Plût au ciel ! répondit le généreux athlète, que vous-même, ô Empereur, connaissant par ma voix le vrai Dieu, vous lui offriez le sacrifice de louanges qu'il demande, car il vous doterait d'un royaume bien préférable au vôtre, d'un royaume immortel. Celui dont vous jouissez aujourd'hui, est caduc et périssable : bientôt donc il s'écroulera, et les biens qu'il peut donner, étant fragiles comme lui, ne peuvent enrichir ceux qui les possèdent. Aucun de ces biens ne peut donc affaiblir, dans mon cœur, l'amour de mon Dieu ; nul genre de tourments ne peut bannir sa crainte de mon âme, et y faire naître la peur de la mort. "

Pendant que le jeune homme parlait, l'Empereur était en proie à une violente colère. Il ne lui donna pas le temps d'achever, et ordonna à ses gardes de le frapper de leurs piques, de le chasser de l'assemblée et de le jeter en prison. Les satellites du tyran se mettent en devoir d'exécuter

ses ordres, mais lorsqu'ils veulent frapper le martyr, le fer de leurs lances fléchit et se recourbe, comme s'il eut été de plomb, et lui, pendant ce temps, bénissait Dieu de ce prodige.

On le jeta ensuite dans une prison fétide et ténébreuse ; on le coucha à terre ; on lui mit les pieds dans des entraves, et par l'ordre de l'Empereur, on fit descendre sur sa poitrine une pierre énorme que pouvait à peine soulever une puissante machine. Le Martyr endura ce supplice avec patience jusqu'au lendemain, rendant au ciel ses actions de grâces. Dieu fortifiait son âme, et son âme donnait de la force à son corps qui aurait dû sortir moulu et broyé de ce supplice atroce.

Dès qu'il fit jour, l'Empereur le fit de nouveau comparaître devant son tribunal, et le voyant épuisé par les souffrances de la nuit : — “ Eh bien ! Georges, lui dit-il, reviens-tu à de meilleurs sentiments, ou restes-tu obstiné dans ton erreur ? ”

— “ Eh quoi ! lui répondit le Martyr, me croyez-vous assez lâche pour me laisser intimider par un châtiment aussi puéril, et pour abandonner ainsi ma religion ? Vous vous fatiguerez de me tourmenter, avant que je sois las de souffrir. ”

— “ Ah ! tu n'y vois que des enfantillages ! Eh bien, je vais t'appliquer à des tourments si puérils que, dans peu d'heures, tu ne seras plus en vie. ”

Aussitôt le tyran fait dresser une roue immense, hérissée de tous côtés de lames aiguës, et sur laquelle il fait étendre et lier le Martyr. La roue tournait sur un essieu, et au-dessous, une large table s'étendait toute armée de dards, les uns en forme de lames d'épées, les autres ayant leurs pointes recourbées en crochets, d'autres étant effilés comme des tranchets de cordonnier. Alors la roue se mit à tourner en s'approchant de cette horrible table, et le corps du Saint, suspendu par des liens si serrés qu'ils pénétraient les chairs, s'engagea à travers cette forêt de crocs, de lames et de tranchets, qui le déchirèrent comme s'il eut été flagellé avec des molettes d'acier. Le sang coulait par ruisseaux inondant la roue et le pavé, ou jaillissait en l'air avec des lambeaux de chair et d'os brisés par la violence du supplice. L'intrépide athète accepta avec courage cette lutte horrible. Tout d'abord il pria à haute voix, et répétait avec David : “ Je ne craindrai point les maux, Seigneur, parce que vous êtes avec moi, lors même que je marcherai au milieu des ombres de la mort. ” Puis les forces s'affaiblissant, il pria au fond de son cœur, et enfin, après un long espace de temps, il parut se reposer comme s'il eut été endormi.

Dioclétien le croyant mort, se mit à l'insulter.—“ Où est donc ton Dieu Georges, s'écria-t-il, pourquoi ne t'a-t-il pas délivré de ce jouet d'enfant ?” Puis, après avoir donné l'ordre de détacher le corps, il se mit en chemin pour aller sacrifier au temple d'Apollon. Tout aussitôt le ciel se couvrit de sombres nuages, la foudre éclata, et une voix du ciel fut entendue d'un grand nombre ; elle s'adressait au Martyr :—“ Ne crains point, Georges, je suis avec toi.” Et à l'instant le ciel reprit sa sérénité. Un homme vêtu de blanc parut aux côtés de l'instrument du supplice ; son visage rayonnait d'une lumière éblouissante, et, présentant la main au généreux soldat, il lui ordonna de se lever. Personne n'osait approcher de trop près, pas même les gardes qui avaient ordre de détacher le corps ; mais quand l'ange eut disparu, on trouva les liens brisés, et le Martyr en pleine santé, bénissant et invoquant le Seigneur dans un cantique d'action de grâces.

Effrayés de ce prodige, les soldats coururent l'annoncer à l'Empereur qui n'avait pas encore quitté le temple où il sacrifiait. Presqu'en même temps Georges y apparût : le tyran l'ayant aperçu ne voulut point d'abord en croire ses yeux.—“ Ce n'est pas lui, c'est un autre qui lui ressemble, se disait-il, c'est son fantôme qui trouble les spectateurs.” Mais quand ceux des courtisans qui entouraient l'Empereur, se furent assurés que ce n'était pas un fantôme, et quand Georges leur eût affirmé que c'était lui-même qu'ils voyaient, ils se turent et reculèrent de stupeur. Aussitôt deux préteurs du nombre des assistants, Anatole et Potoleus, qui avaient été autrefois initiés aux dogmes chrétiens, se convertirent en voyant ce miracle, et rendant hautement témoignage à leur foi, ils s'écrièrent :—“ Oui ! Il n'y a qu'un seul Dieu grand et véritable, c'est le Dieu des chrétiens.”

Dioclétien les fit aussitôt conduire hors des murs de Nicomédie et décapiter. Beaucoup d'autres se convertirent gardant leur foi dans leur cœur, sans oser la manifester au dehors. Mais l'Impératrice Alexandra ne put résister à la nouveauté d'un tel spectacle. Convaincue de la fausseté des idoles, elle reconnut la vérité et allait la confesser publiquement, lorsque le consul Magnence la fit conduire au palais avant que l'empereur eut connaissance de ses dispositions.

CHAPITRE II.

La fosse à chaux.—Les sandales de fer.—La flagellation.—Le mage Athanase.—
Résurrection d'un mort.

Loin de se rendre à l'évidence de tant de prodiges, Dioclétien, comme Pharaon, endurcit son cœur, et désespérant de ramener Georges par des raisons, il songea à inventer de nouveaux supplices. Renouvelant la cruauté du roi de Babylone, il donna l'ordre de jeter le saint jeune homme dans un lac de chaux vive, et de l'y laisser trois jours, afin de lui ôter tout espoir de salut. On le conduisit donc les mains liées au supplice, mais, lui, priait à haute voix.

“ O vous le salut des affligés, le secours de ceux qui souffrent persécution ; l'espérance de ceux qui ont perdu tout espoir, mon Seigneur et mon Dieu, exaucez la prière de votre serviteur. Abaissez vos yeux vers moi, délivrez-moi des embûches de mes ennemis, et accordez-moi de confesser votre saint nom jusqu'à la fin et sans faiblir ; ne m'abandonnez pas à cause de mes iniquités, de peur que mes ennemis ne s'en glorifient en disant : Où est donc son Dieu ? Montrez votre puissance et glorifiez votre nom en moi, serviteur inutile. Envoyez votre ange pour soutenir ma trop indigne faiblesse, vous qui avez miraculeusement converti les feux de la fournaise de Babylone en une rosée bienfaisante, et qui avez conservé sains et saufs les trois compagnons de Daniel. Car vous êtes béni dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.”

En terminant cette prière, le Saint se trouva au bord du lac. Il se munit alors du signe de la croix, et les soldats le précipitèrent au milieu de la fosse, la porte d'enceinte fut fermée et le scellé impérial y fut apposé, puis les soldats s'en retournèrent, pensant bien que là se termineraient la course et la vie du saint Martyr. Pour des hommes qui n'envisageaient les choses qu'au point de vue humain, et qui ignoraient la puissance du vrai Dieu, il était difficile de penser autrement.

Cependant le troisième jour, dès le matin, Dioclétien fit appeler les bourreaux et leur dit : " Je ne veux point que cet infortuné Georges, que pour sa perversité et son opiniâtreté j'ai fait jeter dans la fosse à chaux, ne devienne pour ses imitateurs un objet de religion et de culte. Je crains qu'en lui rendant les honneurs divins, ils ne s'éprennent, eux aussi, du désir d'une gloire insensée, et ne courent également à leur perte. Allez donc, et s'il reste encore quelques-uns de ses os, déterrez-les et détruisez-les à jamais." Les soldats partirent en toute hâte, suivis d'une grande multitude de peuple, curieux de voir ce qui s'était passé, et ce qui allait arriver. La chaux fut enlevée et, au fond de la fosse, on aperçut le Saint, à genoux, rayonnant de beauté, comme au sortir d'un festin. Il tenait les mains et les yeux élevés au ciel, et rendait à Dieu ses actions de grâces. Quand le peuple le vit ainsi sortir intact et sans blessure, stupéfait d'admiration devant un tel spectacle, il se mit, d'une seule voix, à louer le Dieu de Georges et à proclamer sa grandeur et sa puissance.

Tandis que les soldats hésitent, ne sachant quel parti prendre, le bruit de ce prodige arrive jusqu'aux oreilles de Dioclétien. Il fait aussitôt mander le Martyr au palais où sa vue le frappe de stupeur. " Découvre-moi donc, Georges, s'écrie-t-il, le secret de tout ce qui t'arrive et de quel art magique tu te sers. Je suis tenté de croire que tu n'as feint d'embrasser la religion du Christ, qu'afin de rendre tes prestiges plus merveilleux, de t'attirer plus de vogue et d'admiration, de te montrer plus puissant et de placer ton Dieu, quel qu'il soit, au-dessus de tous les autres dieux."

—" Je croyais, Empereur, lui répondit le Saint, que vous ne saviez qu'insulter au Dieu qui peut tout, et même arracher ceux qui espèrent en lui à des extrémités aussi fâcheuses que celles auxquelles je viens moi-même d'échapper : mais quand je vous vois plongé dans un abîme d'erreurs

tel, que vous ne croyez pas même aux prodiges que vous voyez, allant jusqu'à les appeler prestiges et maléfices, je déplore votre aveuglement et je le juge misérable et indigne de toute réponse."

—"Voyons donc tes prodiges, et si tu pourras les opérer en ma présence, tout indigne que tu m'en juges : car je te garantis que je vais t'appliquer un remède qui te guérira malgré toi."

Le tyran fait alors apporter des sandales de fer, armées de longs clous ; il les fait rougir sous ses yeux, appliquer sous la plante des pieds du Martyr, et ordonne qu'on le chasse vers la prison en le battant de verges. Et le voyant, dans ce supplice, marcher en trébuchant, il l'insultait : "Ah ! Georges, s'écriait-il, que tu es un excellent coureur !"

Mais le Saint se réjouissait sous les verges, et dévoré par ses chaussures brûlantes : "Cours, cours, se disait-il, cours pour saisir la couronne, car ta course ne sera pas vaine." Puis, s'adressant à Dieu : "Regardez-moi du ciel, Seigneur, et voyez mon travail ; écoutez les cris de ma douleur, car mes ennemis se multiplient et me poursuivent de leur haine à cause de votre nom. Vous-même guérissez-moi, ô mon Dieu, car mes os se troublent dans les tourments. Donnez-moi la patience jusqu'au dernier jour, de crainte que mon ennemi ne se vante en disant : "J'ai prévalu contre lui." Ainsi priait le Martyr, jusqu'à ce qu'arrivé à la prison, on l'y jeta, les pieds déchirés par les plaies que lui avaient faites les clous brûlants des sandales.

Il passa le jour et la nuit en prières et en actions de grâces, et le lendemain on le conduisit au tribunal de l'Empereur, dressé devant le théâtre public. Tout le Sénat était présent. En voyant le saint Martyr s'avancer d'un pas ferme et assuré, comme si nul mal ne lui était arrivé, Dioclétien fut surpris :—"Qu'est-ce donc, Georges, lui dit-il, est-ce que tes sandales se sont converties pour toi en plaisir et en jouissance ?"

—"Très-certainement, Empereur," lui répondit le Martyr.

—"Allons, dépose ton arrogance et obéis avec modestie, rejette tes artifices magiques et sacrifie aux dieux tutélaires : ou, livré à des tourments plus cruels que tous ceux qui ont précédé, il te faudra bientôt renoncer aux douceurs de la vie."

—"Que vous êtes insensés, vous tous qui appelez maléfices les merveilles de la puissance divine, qui comparez ses miracles aux sortilèges de vos sorciers. Osez-vous bien vanter avec cette impudence les artifices

puérils des démons que vous adorez, et les fourberies dont vous êtes les dupes ? ”

Dioclétien, bouillant de colère, interrompit le Martyr, et, d'une voix rauque et étouffée, ordonna aux gardes de le frapper sur la bouche.— “ Qu'il apprenne ainsi, s'écria-t-il, que les Empereurs ne se laissent pas insulter. ” Il le fit ensuite flageller avec des nerfs de bœuf, jusqu'à ce que les chairs agglutinées avec le sang adhérassent à la terre.

Dans les tourments de ce nouveau supplice, le visage du Martyr ne perdit rien de son calme ni de sa sérénité. L'Empereur lui-même en était dans l'admiration, et se tournant vers son entourage : “ En vérité, dit-il, ce n'est ni de la force ni du courage, c'est de la magie. ”

Magnence lui répondit : “ Il y a ici un homme très-habile dans cet art ; si vous le permettez, Empereur, Georges bientôt vaincu par lui se soumettra à toutes vos volontés. ”

On fit aussitôt venir ce mage, dont le nom était Athanase. Lorsqu'il fut présent, l'Empereur lui dit, en désignant le Saint : “ Tout ce que ce coupable a fait, personne de ceux ici présents ne l'ignore. Mais par quel art nous séduit-il ? C'est à toi de le comprendre. Romps ses enchantements et rends-le docile et soumis ; ou, par des breuvages enchantés, ôte-lui la vie, afin qu'il périsse par ses propres maléfices, et subisse une peine qu'il n'a que trop méritée. ”

Athanase promit pour le lendemain de satisfaire l'Empereur. Georges fut reconduit en prison, où il passa la nuit à implorer le secours du Seigneur. “ Que votre miséricorde, ô mon Dieu, disait-il, a été admirable à mon égard. Dirigez mes pas dans le témoignage que je vous rends ; couronnez ma course dans la foi, et qu'en tout, votre saint nom soit béni ! ”

Le jour suivant, Dioclétien fit dresser son tribunal sur un lieu très élevé, et fit demander Athanase. Le mage s'avança avec empressement, tout en affectant une gravité de vieillard. Il portait dans chaque main un vase d'argile, et les montrant à l'Empereur, “ Qu'on amène, dit-il, présentement le coupable et avec l'aide des dieux, il éprouvera bientôt l'effet de mes remèdes. Si vous désirez que cet insensé obéisse désormais à la parole dans tout ce que vous lui commanderez, ordonnez qu'il prenne ce breuvage : ”—et il présentait l'un des vases. “ Au contraire, voulez-vous, Empereur, qu'il tombe mort au pied de votre tribunal, qu'il prenne ce second breuvage ” :—et il montrait l'autre vase.

Georges fut tiré de sa prison et amené devant toute l'assemblée. L'Empereur l'apercevant :—Georges, s'écria-t-il, tout triomphant, tes maléfices sont rompus, ou du moins ils le seront bientôt.—Et aussitôt il ordonna de lui faire prendre la première potion préparée par Athanase. Le Saint la prit intrépidement, la but sans émotion, et n'en éprouva aucun mal : mais avec ironie il insultait aux démons dont les ruses étaient déjouées. L'Empereur, furieux, commanda qu'on obligea le Martyr à boire de force le second breuvage qui devait lui donner la mort. Le Saint prit de lui-même la coupe empoisonnée, la but d'un seul trait, et n'en éprouva pas plus de mal que de la première. L'empereur en était hors de lui-même, et le sénat dans la plus grande consternation. Athanase, surpris lui aussi de ce prodige, s'adressa au Martyr :—“ Jusques à quand, lui dit-il, nous tiendras-tu sous l'effet de tes prestiges ? Jusques à quand refuseras-tu de nous dire la vérité ? Par quels moyens as-tu arraché ta vie aux tourments des supplices que tu as endurés ? Comment t'es-tu soustrait à l'effet de ces poisons qui, pour tout autre homme, eussent été mortels ? Parles, nous t'écouterons avec bienveillance.”

—Georges répondit : “ Ne croyez pas, Empereur, et vous Sénateurs, que j'ai été conservé par des moyens humains ; mais bien plutôt par l'invocation du Christ, et par sa puissance à laquelle je me suis confié, et qui me fait mépriser les tourments selon ses mystérieux enseignements.”

—“ Et quels sont ces enseignements de ton Christ ? ” reprit l'Empereur.

—“ Prévoyant votre faux zèle pour le mal, il a prémuni ses serviteurs, et il les a affermis dans la confiance en leur disant : ne craignez pas ceux qui tuent le corps, et qui ne peuvent plus rien au-delà ; car un cheveu ne tombera point de votre tête sans ma permission. Vous boirez des breuvages mortels, et ils ne vous nuiront aucunement. Enfin, écoutez, Empereur, sa plus étonnante promesse : la voici en peu de mots : Celui qui croira en moi opérera les mêmes prodiges que moi.”

—“ Et quels sont ces prodiges ? ”

—“ Il rendra la vue aux aveugles, il guérira les lépreux, redressera ceux qui boient, rendra l'ouïe aux sourds, chassera les démons du corps des possédés, rappellera les morts à la vie et opérera d'autres semblables merveilles.”

L'Empereur se tournant vers le mage : “ Athanase, lui dit-il, que penses-tu de ce discours ? ”

—“ Je m'étonne, répondit le mage, de voir ce jeune homme repoussant par des mensonges votre miséricorde et votre bienveillance, et espérer convertir l'Empire entier à ses erreurs. Chaque jour, nous recevons des dieux immortels d'immenses bienfaits ; par leur libéralité nous jouissons de biens nombreux ; mais de résurrection de morts, nous n'en voyons plus aujourd'hui. Plein de confiance dans un homme crucifié, Georges se fait imprudemment le garant des prodiges les plus étonnants. Puisque, devant tous, il affirme que son Dieu a fait de tels miracles, et que tous ceux qui espèrent en lui, peuvent en opérer de semblables : que lui-même ressuscite quelque mort, et alors, nous croirons en son Christ, et nous l'adorerons comme Tout-puissant. En face de nous, il y a un caveau où est déposé le cercueil d'un homme, mort depuis quelques jours et que j'ai bien connu, que Georges le ressuscite et il nous aura vaincus.”

L'Empereur admira le conseil du mage, et ordonna que le Martyr fut mis à l'épreuve. En face du tribunal, à la distance d'une centaine de pas, il y avait un vaste caveau. Magnence fit délier le Saint et le laissant libre, “ Georges, lui dit-il, montre maintenant les merveilles de ton Dieu, et tu nous convertiras tous à ta foi.”

—“ Consul, répondit le Martyr, le Dieu qui a tout créé de rien, est assez puissant pour ressusciter ce mort par mon indigne ministère ; mais votre esprit, obscurci par l'erreur, est incapable de comprendre ce qui est vrai. Cependant, à cause de tout ce peuple ici présent, Dieu fera ce miracle que vous ne demandez que pour le tenter. Gardez-vous de croire que ce soit encore une œuvre de magie ; car voici un magicien que vous avez appelé vous-même, et qui, en présence de tout ce peuple, avoue qu'il ne peut opérer cette résurrection, ni par ses enchantements, ni par la puissance d'aucun de vos dieux. Voici donc que sous vos yeux et de manière à être entendu de tous, je vais invoquer la puissance de mon Dieu.”

A ces mots, le Martyr tombe à genoux, et lève vers le ciel ses yeux baignés de larmes ; puis se relevant aussitôt :

—“ O Dieu éternel, s'écrie-t-il à haute voix, Dieu de miséricorde Dieu fort et tout puissant qui ne permettez pas que ceux qui espèrent en vous soient confondus ; Seigneur Jésus, exaucez-moi à cette heure, moi votre indigne serviteur, Vous qui avez exaucé vos Apôtres en tous lieux, et dans tous les prodiges qu'ils ont opérés. Donnez à cette génération perverse

le signe qu'elle demande, et ressuscitez le mort couché dans ce tombeau, pour la confusion de ceux qui ne vous adorent pas. Pour votre gloire, pour celle de votre Père, pour celle de votre Saint-Esprit, je vous en conjure, Seigneur, prouvez à tous ceux ici présents que vous êtes le seul Dieu Très-Haut, Souverain Maître de tout l'univers; qu'ils reconnaissent enfin que vous êtes le Dieu Tout puissant, à la volonté duquel tout est soumis, et dont la gloire est éternelle : Ainsi-soit-il."

En même temps que le Saint prononçait ces derniers mots : " Ainsi-soit-il," il se fit un grand bruit, et tout le peuple se mit à trembler. Alors le cercueil fut ouvert, le couvercle déposé à terre, et le mort, rendu à la vie, se leva de sa bière aux yeux étonnés de toute la multitude.

Aussitôt un grand tumulte s'éleva parmi le peuple. Un grand nombre applaudissaient, confessant que le Christ était le Dieu suprême. L'Empereur et ses courtisans étaient consternés; mais, toujours obstiné, Dioclétien soutenait que Georges n'était qu'un magicien, et que, à l'insçu des spectateurs, il avait fait pénétrer un esprit dans ce cadavre. Cependant quand il reconnu que ce ressuscité n'était pas seulement un fantôme, mais un homme véritable; quand on l'entendit invoquer le Christ; quand on le vit accourir vers le saint Martyr et s'attacher à lui avec reconnaissance: Prince et courtisans, tous demeurèrent confondus et silencieux. Athanase le mage, confessant à haute voix que le Christ était le seul Dieu tout puissant, vint se prosterner lui-même aux pieds du saint confesseur, le priant d'intercéder pour lui, et de lui obtenir le pardon de tout le mal qu'il avait commis par ignorance.

Après un long silence, Dioclétien fit signe au peuple de se calmer. " Voyez-vous, s'écria-t-il, la fourberie et la malice de ces deux scélérats ! Le pire des deux est cet Athanase; associé de Georges, il a agi de connivence avec lui; les poisons qu'il nous avait promis, il ne les a pas donnés, mais au contraire il nous a fascinés: Georges n'en est pas mort. Au contraire, il n'en est devenu que plus impudent; il a promis de ressusciter un mort, et tout ce qui vient de se passer, n'était qu'une feinte concertée entre eux pour arriver à leurs fins."

Aussitôt Dioclétien ordonna de juger Athanase et le nouveau ressuscité, et de leur trancher la tête pour avoir confessé que le Christ était le seul vrai Dieu. Il fit reconduire Georges en prison et commanda de l'y laisser,

jusqu'à ce que l'ayant dépouillé de toutes ses charges, on délibéra sur ce qui serait fait de lui.

Le Saint rentra dans sa prison transporté de joie, et rendant grâces à Dieu : " Gloire à vous, Seigneur, qui ne confondez pas ceux qui espèrent en vous. Je vous bénis de ce que vous avez été, en tout, mon aide et mon secours ; de ce que vous me comblez, chaque jour, de nouveaux bienfaits, de ce que vous honorez ma bassesse. Seigneur, rendez-moi promptement digne de voir votre gloire après avoir confondu les démons."

CHAPITRE III.

Miracles dans la prison.—Apparition du Sauveur.—Dernières dispositions du Saint.
—Les idoles renversées.—Martyre de l'impératrice Alexandra.
—Dernier combat et dernière victoire.

Cependant tous ceux que la vue du dernier miracle avait convertis accompagnèrent Georges à la prison, et, à prix d'argent, obtinrent des gardes d'y demeurer avec lui. En y entrant, ils se prosternèrent à ses pieds, et plusieurs d'entre eux étant malades, se trouvèrent guéris par la vertu du signe de la Croix qu'il faisait sur eux. Parmi ceux qui se présentèrent à la prison, il y eut un certain Glicerius, pauvre fermier, qui, en labourant ses champs, vit s'abattre un de ses bœufs ; c'était la moitié de sa fortune. Ayant entendu parler des miracles du saint Martyr, il accourut à la prison et, les larmes aux yeux, raconta le malheur qui venait de lui arriver. Georges se prit à rire. Va, lui dit-il, va-t-en joyeux ; au nom du Christ, je te le dis, tu retrouveras ton bœuf vivant. Le brave fermier, plein de foi retourna aussitôt à sa ferme, et retrouva les choses telles que le Saint lui avait annoncées ; mais il n'y demeura point, il revint sur le champ à la prison pour remercier le Martyr, et il criait à haute voix par les rues de la ville : "Oui, il est grand, certainement il est grand le Dieu des Chrétiens." Des soldats de la garde de l'Empereur, l'entendant ainsi crier, l'arrêtèrent et le conduisirent à Dioclétien. Le tyran rempli de fureur ne daigna pas même le regarder, ne le jugeant pas

digne d'être interrogé, mais il ordonna de le conduire hors des murs de la ville, et de lui trancher la tête. Glicérius, transporté de joie, se mit à courir devant les soldats, comme s'il eut été invité à un festin, louant Dieu, et le priant de vouloir que le sang qu'il allait verser lui tint lieu des eaux régénératrices du baptême ; et il termina ainsi sa vie. Cependant des Sénateurs de l'entourage de l'Empereur accusaient Georges de soulever et d'ameuter, de sa prison, le peuple, et par ses maléfices d'en détourner beaucoup du culte des dieux, pour les convertir au culte du Christ. Ils pensaient donc qu'il serait sage de le soumettre de nouveau à la flagellation, et s'il se repentait, de lui pardonner, mais s'il s'obstinait, de lui ôter la vie.

L'Empereur ayant donc appelé Magnence au conseil, lui ordonna pour le lendemain, de dresser son tribunal devant le temple d'Apollon, voulant décider publiquement et avec le Sénat du sort de Georges. Cette même nuit pendant qu'il priait, le saint Martyr s'étant endormi d'un léger sommeil, vit en songe Jésus-Christ qui, le soulevant de sa propre main, l'embrassait et, déposant une couronne sur sa tête, lui disait :—“ Ne crains pas, Georges, mais aie bon courage ; te voilà bientôt digne de régner avec moi. Hâte-toi donc, viens à moi, viens jouir des biens que je t'ai préparés.”

Georges se réveillant à ces paroles, rendit avec plus de ferveur ses actions de grâces au ciel. Il appelle le gardien de la prison.—“ Je ne vous demande qu'une faveur, lui dit-il, celle de laisser mon affranchi pénétrer jusqu'à moi : j'ai quelque ordre à lui donner.—Sur la permission du geolier, l'affranchi qui se tenait à la porte entra, et voyant son maître dans les fers, il se jeta à ses pieds et les baigna de ses larmes. Mais le Saint, le relevant avec bonté, l'exhorta à reprendre courage, et lui ayant raconté la vision de la nuit précédente, il ajouta :—“ Dans peu d'instants, mon fils, le Seigneur m'appellera à lui. Quand donc je serai sorti de la vie, recueille mon misérable corps, et comme je l'ai réglé avant de te quitter, transporte-le, avec l'aide de Dieu, en Palestine et dépose-le dans la maison que nous avons habitée ensemble. Et quand tu auras rempli tous les devoirs dont je t'ai chargé, souviens-toi encore de vivre dans la crainte de Dieu, et fidèle à la foi du Christ.” Le pauvre affranchi baigné de pleurs, promit en sanglotant d'exécuter fidèlement tous les ordres du saint Martyr et de suivre ses conseils. Georges l'ayant embrassé une dernière fois, le congédia.

Le jour suivant, Dioclétien monta sur son tribunal au lever du soleil et fit appeler le saint Martyr. Contenant sa colère, il essaya d'abord de le gagner par de douces paroles :—“ Ne te semble-t-il pas, Georges, que je sois rempli à ton égard de la plus grande patience, et de la plus grande affection, moi qui envers toi ai usé de tant de douceur ; car tous les dieux m'en sont témoins, il me peine de sévir contre toi, tant à cause de ta jeunesse qu'à cause de la beauté que j'admire en toi, de ta prudence, de ta sagesse et de ta force d'âme. Si tu voulais te repentir, mon désir serait de te garder toujours près de moi, de te donner la seconde place après moi dans l'Empire. Toi-même, que penses-tu de telles offres ? ”

—“ Si tels étaient vos sentiments à mon égard, César, il ne fallait point déchaîner d'abord contre moi toute votre colère, et m'accabler de maux.”

L'Empereur écouta cette réponse avec bienveillance, puis ajouta : “ Si tu voulais m'obéir comme à un père, je compenserais tous les tourments que tu as soufferts par les plus grands honneurs.”

—“ Eh bien ! allons au temple, puisque vous le voulez ; allons voir ces dieux que vous adorez.”

Aussitôt Dioclétien se lève triomphant de joie, et fait donner, par les héraults, l'ordre au Sénat et au peuple de se rendre au temple. Sur la route, la foule acclamait l'Empereur, et célébrait la victoire des dieux. Sa joie devait être de courte durée. Quand le temple fut rempli, on ordonna le silence, et les apprêts du sacrifice étant faits, tous les regards se portèrent sur Georges, dans l'espérance de le voir sacrifier à Apollon.

Le Martyr s'avance alors vers la statue du dieu, il étend la main vers elle et l'apostrophant :—“ Eh quoi ! dit-il, est-ce que tu attends que je t'offre le sacrifice comme à une divinité ? ”—et en même temps il fit le signe de la croix.

Le démon renfermé dans cette statue donna aussitôt cette réponse :—“ Je ne suis pas une divinité, je ne suis point dieu, ni aucun de ceux qui me ressemblent ne peut l'être. Il n'y a qu'un Dieu, celui que tu prêches. Nous, nous ne sommes que des anges apostats, c'est par envie que nous trompons et séduisons les hommes.”

—“ Et en vertu de quel droit, demeures-tu donc ici devant moi, le serviteur du vrai Dieu ? ”

A cette parole, un bruit semblable à des gémissements, se fit entendre à l'intérieur de toutes les idoles, qui tombèrent soudain à terre et se brisèrent en pièces.

Alors des gens de la populace, enflammés de colère et excités par les prêtres d'Apollon, se précipitèrent sur le Saint, le lièrent, et l'accablant de coups, se mirent à crier :—“ Faites-le mourir, ce magicien, ô grand Empereur, faites-le disparaître, avant que les dieux nous punissent et que la vie nous devienne plus amère.”

Au bruit de ce tumulte et à la nouvelle de ce qui s'était passé, l'Impératrice Alexandra ne pouvant plus contenir l'ardeur de sa foi, se précipita hors du palais. En voyant de loin l'agitation du peuple et le Saint chargé de chaînes ; ne pouvant, à cause de la foule, arriver jusqu'à lui, elle se mit à prier à haute voix :—“ Dieu de Georges, disait-elle, secourez-moi, car vous êtes le seul Dieu tout-puissant ! ”

Le tumulte s'étant un peu apaisé, Dioclétien fit approcher le Saint, et, comme un furieux, l'apostrophe en ces termes :—“ Sont-ce là les actions de grâces par lesquelles tu réponds à mes bontés ? Homme détestable, est-ce ainsi que tu sacrifies à la divinité ? ”

—“ Oui, reprit le Martyr, c'est ainsi, Empereur insensé, que j'ai appris à sacrifier à vos dieux et à les honorer. Rougissez donc désormais d'attribuer votre conservation à des idoles qui ne peuvent se protéger elles-mêmes, ni soutenir la simple présence d'un serviteur du Christ.”

Cependant, l'Impératrice était parvenue à percer la foule ; elle vint se jeter aux pieds de Georges, et se mit à reprocher au tyran sa cruauté, maudissant les idoles et se moquant de leurs adorateurs.

—“ Que vous est-il donc arrivé, ô princesse, s'écria l'Empereur, pour que vous vous soyez laissée séduire et entraînée par ce magicien et cet imposteur ?

Mais Alexandra le repoussait avec mépris, et elle ne daigna pas même lui répondre.

Dioclétien ne se possédant plus de rage, désespérant de ramener le saint Martyr, voyant ses dieux renversés et l'Impératrice convertie, porta contre eux deux la sentence de mort :

“ Georges, le plus pervers de tous les hommes, toi, qui te dis galiléen, qui a insulté les dieux et l'Empereur, j'ordonne que tu sois décapité, avec l'Impératrice que tu as séduite par tes enchantements.”

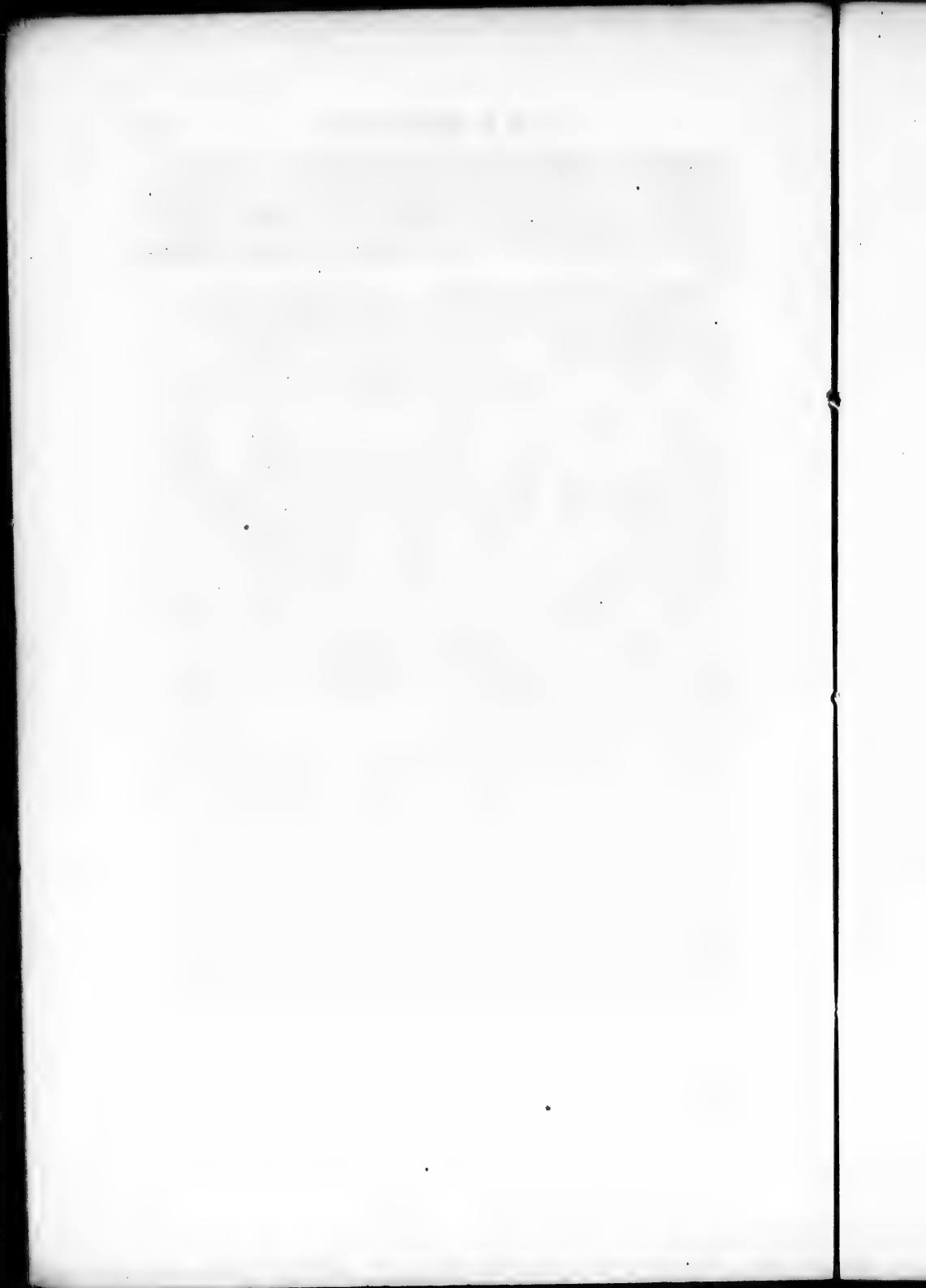
Aussitôt les gardes du tyran se jetèrent sur le Saint qu'ils entraînaient hors de Nicomédie. Ils garottèrent en même temps la noble Alexandra, qui suivit le Martyr, priant au fond de son cœur, et de temps en temps

levant ses yeux au ciel comme pour implorer son secours. A peu de distance du lieu du supplice, elle demanda à se reposer, et les gardes se rendirent à son désir. Alors elle étendit à terre son manteau, et s'étant assise dessus, elle inclina sa tête sur ses genoux et rendit ainsi son âme à Dieu.

Georges voyant qu'il venait d'être exaucé, poursuivit sa route avec une nouvelle ardeur, rendant grâces au ciel, et demandant d'achever sa course avec autant de bonheur. En approchant du lieu du supplice, il se mit à prier à haute voix.—“ Vous êtes béni, Seigneur mon Dieu, pour ne m'avoir pas abandonné aux dents de ceux qui me cherchaient et voulaient me déchirer ; pour n'avoir pas souffert que mes ennemis pussent se réjouir d'avoir triomphé de moi, d'avoir délivré mon âme, comme le passereau des filets du chasseur. Exaucez-moi également et assistez votre serviteur à cette dernière heure. Veuillez arracher mon âme à la malice de mon ennemi invisible, et de ses anges méchants qui peuplent les airs. N'imputez pas ma mort à ceux qui me frapperont dans leur ignorance. Donnez leur le pardon, donnez-leur votre connaissance et votre amour, afin qu'eux aussi obtiennent une part de votre royaume céleste, avec les élus. Recevez mon âme avec vos prédestinés, et pardonnez-moi toutes les fautes que j'ai commises ou sciemment ou involontairement. Souvenez-vous, Seigneur, de ceux qui invoquent votre nom magnifique, car vous êtes béni dans tous les siècles. Ainsi soit-il.”

Et quand Georges eut terminé cette prière, il livra plein d'allégresse sa tête aux bourreaux qui la tranchèrent avec le glaive, le 23 Avril de l'an 303 ; et il couronna ainsi son glorieux martyr, conservant intacte sa foi en Jésus-Christ, de qui il a reçu la couronne de justice.

Tels ont été les trophées de ce valeureux vainqueur ; tels ont été ses exploits glorieux remportés sur ses nombreux ennemis. Celui qui combattra comme lui, recevra comme lui la couronne incorruptible et éternelle. Puissions nous, par son intercession, obtenir l'héritage des justes, et être placés au dernier jour, à la droite du Seigneur Jésus, auquel sont la gloire, l'honneur et l'adoration dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.



CHAPITRE IV.

Culte de Saint Georges.—Ses Reliques.—Ses Miracles.
—Son Patronage.

Le premier soin de cet Affranchi, que nous avons vu recevoir dans la prison les dernières volontés et les derniers conseils du Saint Martyr, fut de recueillir précieusement le corps de son maître, et de le transporter en Palestine, pour l'ensevelir peut-être dans un tombeau de famille où reposaient déjà les restes de son père et de sa mère.

Lorsque Constantin eut rendu la paix à l'Eglise, de nombreux sanctuaires s'élevèrent, dans tout l'Orient, en l'honneur du Grand-Martyr. Le plus célèbre fut celui qui fut construit entre Ramula et Diospolis, ruiné par les Sarrasins ; il fut plus tard relevé par les Croisés latins.

Sainte Hélène, mère de Constantin, dans un de ses pieux pèlerinages en Palestine, ayant fait exhumer le corps du saint Martyr, en détacha plusieurs ossements qui furent transportés à Constantinople, et de là en Occident. Ce fut pour recueillir ces saintes reliques que l'on commença dès lors à construire en Europe des oratoires et des églises en l'honneur de saint Georges. Sainte Clotilde fonda un monastère de religieux sous son patronage. Les miracles qui s'opéraient par ces saintes reliques contribuèrent beaucoup à répandre le culte du saint Martyr en Italie et dans les Gaules. Du VI^e au IX^e siècle, il va toujours croissant, et s'étend dans toute l'Allemagne. Mais l'époque la plus brillante de ce culte fut celle

des Croisades. Les princes, les soldats chrétiens, et les pèlerins qui avaient vu avec quelle vénération st. Georges était honoré en Orient; qui avaient lu le récit de son glorieux martyre; qui avaient été comme témoins des prodiges opérés par son intercession, et qui éprouvèrent eux-mêmes, en beaucoup de rencontres, les effets de sa puissante protection, s'en revinrent pleins de confiance, chargés de ses reliques, racontant les merveilles de sa vie, et y ajoutant encore le récit de leurs propres souvenirs, et souvent même les créations de leur imagination. De là tant de légendes plus ou moins authentiques qui ont, pendant longtemps, édifié la piété du Moyen-Age. De là aussi ces oratoires nombreux, ces chapelles, ces basiliques, ces monastères, ces ordres religieux et militaires, qui ont longtemps subsisté comme des monuments de la reconnaissance des peuples, et dont les traces, heureusement, ne sont pas encore entièrement effacés.

Au temps du pape Zacharie, une partie du chef de saint Georges avait été transportée à Rome et déposée dans la basilique de Latran; plus tard elle fut transportée dans l'église qui y fut construite en l'honneur du saint Martyr. L'autre moitié, depuis longtemps était vénérée dans l'île d'Egine, dont les Vénitiens étant parvenus, en 1462, à en faire l'acquisition, ils la posèrent avec grande pompe dans le grand Monastère de St. Georges.

Lorsque saint Germain fit le pèlerinage de Terre Sainte, à son retour, il s'arrêta à Constantinople pour y saluer l'empereur Justinien; et il en reçut, en présent, un bras de saint Georges qu'il exposa à la vénération des peuples de Paris, dans l'église de St. Vincent, aujourd'hui St. Germain-des-Prés. Il paraît que l'autre bras était depuis longtemps vénéré à Naples.

De ces reliques principales, conservées soit en Palestine, soit en France et en Italie, beaucoup de parcelles ont été détachées et se sont répandues dans le monde chrétien, et jusque dans notre lointain Canada.

Il serait long de raconter tous les miracles opérés à l'occasion de ces saintes reliques; les légendes populaires leur ont souvent appliqué la réponse que le Sauveur avait faite aux envoyés de Jean, en parlant de lui-même. Allez dire à Jean : *que les aveugles voient, que les boiteux marchent, que les lépreux sont guéris, que les sourds entendent et que les morts ressuscitent.*

Les actes du saint Martyr sont comme surchargés du récit d'une multitude de prodiges, qui tous, il est vrai, n'inspirent pas la même confiance; mais dont le nombre imposant et dont l'éclat parfois singulier, témoigne

de la haute idée que les peuples s'étaient faite de sa puissance dans le ciel. Nous en rapporterons quelques-uns.

Au temps du roi Philippe de France, il y avait à Péronne un certain Hugon, tellement perclus de ses membres, que l'on pouvait lui placer les pieds sur des charbons ardents sans qu'il s'en aperçut. Ayant entendu parler des miracles qui se faisaient dans le voisinage, au monastère de Roya, par l'intercession de saint Georges, il s'y fit transporter.

Après être demeuré dans l'église près d'une heure comme en extase, il sentit tout-à coup ses membres se délier. Il se leva d'abord avec quelque hésitation, mais bientôt ranimant sa foi, il se leva hardiment et traversant l'église entière, il vint baiser l'autel où reposait les reliques du Martyr.

Cet Hugon avait été jusqu'alors un impie et un débauché, mais sa guérison le convertit, pour peu de temps toutefois ; car bientôt après il redevint ce qu'il avait toujours été. Le ciel l'en punit, il retomba dans son premier état d'infirmité. Alors il eut de nouveau recours à l'intercession du Saint ; il guérit, puis il retomba une seconde fois. Pour la troisième fois il revint à Roya, mais cette fois avec un désir sincère de conversion. Il obtint encore sa guérison, et depuis persévéra dans la vertu et sa guérison ne fut pas moins durable que sa conversion.

Dans le même temps une femme frappée d'une paralysie semblable, un sourd muet, et un prêtre nommé Gerbet affligé d'horribles convulsions de nerfs, obtenaient également à Roya leur guérison.

En 1604, Venise dut à la protection de st. Georges de n'être point engloutie dans une effroyable tempête, accompagnée de trombes, qui s'était élevée sur l'Adriatique.

Vers la même époque, et par la même protection, l'Empereur Jean de Constantinople échappait au poignard de l'assassin Hébran, que ses courtisans avaient soudoyé pour le tuer.

De tout temps du reste, st. Georges fut considéré, par le peuple chrétien, comme le principal défenseur des monarchies et des armées catholiques. Il exista fort longtemps, dans l'Eglise d'Occident, une certaine dévotion, connue sous ce nom des *Quatorze Protectors*, autorisée par une fête et une messe commune au Missel des Frères-Prêcheurs et d'autres Ordres religieux. Entre tous ces protecteurs dont les plus célèbres étaient saint Christophe, saint Denis, sainte Marguerite, sainte Catherine et sainte Barbe, les peuples avaient donné le premier rang à saint Georges.

Dans les guerres que les Grecs ou les Latins eurent à soutenir contre les Turcs, c'est saint Georges que les Croisés invoquaient le plus souvent, et son intercession ne leur fit point défaut.

Après la prise d'Antioche, lorsque les Chrétiens se virent eux-mêmes assiégés dans cette ville qu'ils venaient de prendre d'assaut, près de succomber, et obligés de livrer bataille, ils invoquèrent le secours de leur saint Protecteur. Le jour du combat, les Turcs furent étonnés de voir les montagnes environnantes, couvertes de cavaliers, tous montés sur des chevaux blancs, armés de lances et de boucliers, d'un éclat que leurs regards ne pouvaient supporter. C'était saint Georges et sa milice céleste qui accouraient au secours des Chrétiens, sans que ceux-ci vissent le prodige ; mais les Turcs, effrayés de leur nombre et de l'éclat de leurs armes, prirent la fuite, et les Croisés en firent un horrible massacre.

Ce prodige se renouvela plus d'une fois ; et au siège de Jérusalem, Godefroy de Bouillon se crut redevable à saint Georges du succès et de la gloire qui couronnèrent sa foi et son courage.

Tant de prodiges engagèrent les Rois à mettre leur couronne et leurs peuples sous la protection du saint Martyr. Des Ordres militaires furent fondés sous son patronage : en Autriche par Frédéric III ; en Espagne par Pierre II d'Aragon ; en Italie, à Constantinople. Mais ce fut en Angleterre que le culte de saint Georges jeta de plus profondes racines, dès avant la conquête par les Normands. Il y était invoqué comme le principal Patron et le Protecteur de l'Île entière. Plus tard, en 1222, le Concile National d'Oxford ordonna que sa fête serait chomée, et célébrée avec beaucoup de pompe dans toute l'Angleterre. Lorsque Edouard III fonda, en 1330, l'Ordre royal de la Jarretière, (1) il le plaça sous la protection de saint Georges. Ce culte a survécu à la révolution religieuse qui sépara l'Angleterre de Rome ; et encore de nos jours, le 23 Avril est fête nationale, et dans la Métropole et dans ses Colonies. Elle se célèbre, comme chaque année nous pouvons en être les témoins, par la cessation

(1) L'Ordre de la Jarretière est composé de 25 chevaliers, sans compter le Roi. Il a 50 ans d'ancienneté de plus que l'Ordre de St. Michel, créé en France par Louis XI ; 80 ans de plus que celui de la Toison-d'or, institué par Philippe le Bon, duc de Bourgogne, et 190 ans de plus que celui de Saint-André, établi en Ecosse par le roi Jacques V. L'empereur Frédéric IV forma en 1470, un Ordre de chevaliers en l'honneur de St. Georges. Il y a aussi un Ordre militaire à Venise qui porte le nom du même Saint.

des affaires, par des processions et par des réjouissances publiques. Puisse ce dernier reste du tribut de reconnaissance que l'Angleterre payait autrefois à son illustre Patron, lui demeurer comme une dernière planche de salut dans son naufrage dans la foi de ses Pères ; lui ménager un retour que Bossuet avait espéré plus prochain, et lui rendre le rang illustre qu'elle a jadis tenu, sur la terre natale de Saint Georges, parmi les nations catholiques.

FIN.

Cette vie de St. Georges, extraite et traduite des ACTES DES SAINTS des Bollandittes, a été publiée dans l'*Echo du Cabinet de Lecture Paroissial* de Montréal, le 15 Avril, 1872.

Nous regrettons que la modestie de l'Auteur nous oblige à ne pas décliner son nom.

(Note des Editeurs.)